

LA PAROLE EST MOITIÉ À CELUI QUI PARLE, MOITIÉ À CELUI QUI L'ÉCOUTE

Texte communiqué par
Yves de La Monneraye
Ex-formateur IUFM
NANTES
Mars 2021

Texte de la conférence prononcée au congrès de la FNAREN,
le 28 mai 1994 à Nîmes, paru initialement dans les Actes du Congrès de la FNAREN de 1994.

Parler de la parole sans que soient réunies les conditions de la parole, telle est la gageure que je vais essayer de soutenir devant vous. En effet mon point de vue est que pour qu'il y ait parole il faut qu'il y ait rencontre effective de sujets qui se parlent et non un sujet qui parle en sens unique aux autres. Or le genre conférence qui est celui de nos congrès ne permet pas vraiment cela. Je sais bien qu'il est prévu un débat ensuite... mais tout de même ! Tout est un peu joué d'avance. Ce qu'on demande à un conférencier c'est d'abord, comme on dit, de faire une communication. Parfois même on lui demande, avant même qu'il le prononce, le texte de sa communication. Si bien qu'il n'y a plus guère de parole à écouter, mais plutôt un texte écrit à comprendre. Ce n'est pas le cas ici, je vous rassure tout de suite : on ne m'a rien demandé. Ou alors je n'ai rien entendu.

Pour qu'il y ait parole, il faut non seulement une écoute, il faut aussi une rencontre, une rencontre entre celui qui parle et celui à qui il parle. Et le signe de cette rencontre est que celui à qui l'on parle s'ouvre au dire de celui qui parle et puisse lui répondre. Le héros d'un récent roman de Patrick Chamoiseau, cet auteur martiniquais qui nous rend si bien par l'écriture la beauté et la richesse de sa civilisation du parler, dit cela de manière admirable. Ce héros c'est Solibo Magnifique qui a donné son nom au roman.

Solibo Magnifique me disait : « ... Oiseau de Cham, tu écris. Bon. Moi, Solibo, je parle. Tu vois la distance ? Dans ton livre sur Manman Dlo, tu veux capturer la parole à l'écriture, je vois le rythme que tu veux donner, comment tu veux serrer les mots pour qu'ils sonnent à la langue. Tu me dis : Est-ce que j'ai raison, Papa ? Moi, je dis : On n'écrit jamais la parole, mais des mots, tu aurais dû parler. Écrire, c'est comme sortir le lambi de la mer pour dire : voici le lambi ! La parole répond : où est la mer ? Mais l'essentiel n'est pas là. Je pars, mais toi tu restes. Je parlais, mais toi tu écris en annonçant que tu viens de la parole. Tu me donnes la main par-dessus la distance. C'est bien, mais tu touches la distance... »

Or Solibo, ce n'était pas n'importe qui : c'était le Maître de la parole, de la parole du conte. Celui qui pouvait « parler parler, inoculant à (son) auditoire une fièvre sans médecine » et qui est mort, de ce qu'on appelle là-bas « une égorgette de la parole ».

Il eut certainement mieux valu que je suive le conseil de Solibo et que je vous parle ce matin plutôt que vous lire un texte. Mais je ne suis pas conteur et pour me rassurer face à votre imposante assemblée j'ai préféré écrire. Mais je touche la distance !

*
* *

Pour évoquer la parole il m'a semblé que le mieux était d'évoquer des histoires ou des textes d'auteurs ou même des textes poétiques mettant en jeu l'essentiel de la parole. Je vais donc essayer de vous raconter des histoires ou plutôt peut-être comme vous allez le voir des peintures parlées. D'une certaine manière j'avais déjà commencé à vous mettre au parfum avant même notre rencontre puisque pour présenter cette conférence je vous ai proposé cette formule de Montaigne :

« La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute. »

Comment mieux dire le lien essentiel entre la parole et les sujets qui se parlent ? Vous avez sûrement remarqué que pour appuyer son propos Montaigne se réfère à un jeu, qui en soi n'a rien à voir avec la parole : le jeu de paume. L'ancêtre de notre tennis contemporain. Comme on dirait aujourd'hui : un jeu psychomoteur ! C'est cela qui m'a intéressé. Voyez-y un clin d'œil ému à la RPM — la rééducation en psychomotricité — qui est en quelque sorte l'ancêtre de notre actuelle rééducation ! En effet, pour qu'il y ait rééducation, il faut bien d'abord qu'il y ait rencontre dans un jeu. Quant au rééducateur, s'il veut tenir sa place dans ce jeu particulier, il s'agit bien pour lui de se mouvoir en fonction de la mobilité propre à l'enfant, d'accueillir sa balle ; d'ajuster ses gestes et ses déplacements à ceux de l'enfant et de lui renvoyer cette fameuse balle. Bref il s'agit bien de recevoir la parole de l'enfant *« selon le branle qu'elle prend »*. Et quand il s'agit de le soutenir dans son essai d'expression de son désir, on est exactement *« comme entre ceux qui jouent à la paume : celui qui soutient se démarque et s'apprête selon qu'il voit remuer celui qui lui jette le coup et selon la forme du coup. »*

Comment faire jouer entre nous ici ce moitié-moitié nécessaire au jeu de la parole ? Pour cela je vais faire appel à un auteur qui reviendra à plusieurs reprises : Victor Segalen. Et plus particulièrement à ce texte qui s'appelle : *Peintures*. Il s'agit de peintures qui n'ont d'existence que par la parole : des peintures parlées. Nous sommes habitués à nous dire qu'il est nécessaire, en rééducation, d'entendre ce qui nous est montré ; ici, à la suite de Segalen je vous invite à l'opération inverse qui est d'essayer de voir à partir de ce que vous entendez. Il s'agit d'un texte un tout petit peu long, mais c'est comme avec un enfant que l'on ne connaît pas, vous y êtes habitués, il faut le temps de construire ce monde commun dans lequel peut-être une rencontre sera possible. La construction elle-même de ce monde est le premier geste à partir duquel une parole vraie pourra advenir. Et pour y arriver, il faut prendre le temps. Voici donc le début de *Peintures* :

... Vous êtes là : vous attendez, décidés peut-être à m'écouter jusqu'au bout ; mais destinés ou non à bien voir, sans pudeur, à tout voir jusqu'au bout ? — Je ne mendie point des promesses : je ne veux d'autre réponse ou d'autre aide que le silence et que vos yeux. D'abord, savez-vous ce qui se montre ici et pourquoi se tient cette PARADE ? Ce sont des Peintures Chinoises ; de longues et sombres peintures soyeuses, chargées de suie et couleur du temps des premiers âges. Les unes se déroulent de haut en bas : je les ferai pendre à leur tour du haut de cette poutre jusqu'à terre. Celles qui ne se transportent point et ne s'achètent pas (de simples frottis d'or au creux des grottes, des reflets au fond des laques ou des yeux), je vous les livrerai cependant : ce sont des Peintures Magiques. Une autre, seule, s'étalera entre les deux mains qui en disposent : c'est le défilé des Cortèges et le Trophée des Tributs des Royaumes. Mais vous devrez, par vous-mêmes, atteindre pas à pas les vingt fresques Dynastiques, liées chacune à son Palais successif.

Et résolument, ne comptez sur aucun « effet » prévu ; aucun de ces mirages fuyants dont la « perspective » occidentale joue et décide avec sécurité : si les

parallèles se joignent ou non à l'infini... (médiocre infini que deux traits piquent sur un point) : si les personnages dessinés ont une dimension dans l'espace, ou deux ou trois... (eh ! c'est l'affaire du bon tailleur d'habits !)

Mon rôle est autre envers vous et ces Peintures, qui est de vous les faire voir, seulement. Ce sont des Peintures parlées.

Ne croyez pas à des mots sans justification. Même les plus anciennes et les plus classiques Peintures, dans l'Empire calligraphique et littéraire, ne s'accommodent point de l'arrêt, — qui, devant tout, est le maintien de l'ignorance. Mais avant de livrer ses couleurs, chacune d'entre elles a déjà provoqué sa glose : les marges se couvrent, sous un style élégant, de descriptions, de commentaires, d'enthousiasmes lyriques... Il se fait un enveloppé de paroles. Ces Peintures sont donc bien « littéraires », comme j'ai promis dans la dédicace. Imaginaires aussi.

... Vous n'êtes pas déçus ? Réellement, vous n'attendiez pas une représentation d'objets ? Derrière les mots que je vais dire, il y eut parfois des objets ; parfois des symboles ; souvent des fantômes historiques... N'est-ce pas assez pour vous plaire ? Et si même on ne découvrirait point d'images vraiment peintes là-dessous... tant mieux, les mots feraient image, plus librement !

Et je ne puis dissimuler : je vous réclame comme des aides indispensables à la substitution. Ceci n'est pas écrit pour être lu, mais entendu. Ceci ne peut se suffire d'être entendu, mais veut être vu. Ceci est une œuvre réciproque : de mon côté, une sorte de parade, une montre, un boniment... Mais très inutile, déplacé et fort ridicule s'il ne trouvait en vous son retentissement et sa valeur. Donc, une certaine attention, une certaine acceptation de vous, et, de moi, un certain débit, une abondance, une emphase, une éloquence sont également nécessaires. Convenez de cette double mise au jeu. Mais avant d'entrer dans le jeu, une anecdote :

*— Un Maître-Peintre, sous le temps de Song, avait coutume d'aller aux pentes des coteaux, muni d'un flacon de vin, et de passer le jour dans un peu d'ivresse, en regardant et en méditant. Savez-vous ce qu'il observait ? Un spectacle évidemment, puisqu'il était Maître et Peintre. Les commentateurs ont traduit : « **Qu'il cherchait le lien de lumière unissant enfin à jamais joie et vie, vie et joie** », et ils se sont moqués comme d'un ivrogne et d'un fou.*

Et pourtant, cette vision enivrée, ce regard pénétrant, cette clairvoyance peut tenir lieu pour quelques-uns, — dont vous êtes ? — de toute la raison du monde et du dieu.

Je vous convie donc à voir seulement. Je vous prie de tout oublier à l'entour ; de ne rien espérer d'autre ; de ne regretter rien non plus.

*

* *

... J'entends. Il ne vous suffit pas de la seule contemplation. Mais l'aventure, n'est-ce pas l'acte dans la joie aussi ! Rassurez-vous : l'action spectaculaire que je vante n'est pas un état de paresse ni de béatitude : vous éprouverez que ceci est plein d'activités nombreuses ; — les unes purement irréelles, mais agissantes par l'Esprit ; d'autres poursuivies très loin dans le voyage ; les dernières conduisant à travers quatre mille années bien comptées de Chroniques chinoises ! Déjà, si sous

lisiez ceci dans l'avant-propos d'un livre, (un livre fait de pages que l'on tourne et de caractères que l'on saute quand ils ennuient...) ne vous sentiriez-vous pas emmenés dans une insolite équipée, et déjà, lecteurs complaisants, n'auriez-vous pas quelque abandon pour l'auteur même taciturne ? Laissez-vous donc surprendre par ceci qui n'est pas un livre, mais un dit, un appel, une évocation, un spectacle. Et vous conviendrez bientôt que voir, comme il en est question ici, c'est participer au geste dessinant du Peintre ; c'est se mouvoir dans l'espace dépeint ; c'est assumer chacun des actes peints. Beaucoup d'entre eux vous apparaîtront nobles, au sens que les criminels eux-mêmes et le peuple reconnaissent à ce mot. Quelques-uns seront abominables au jugement des hommes dits de bien. M'ayant écouté jusqu'ici, vous n'avez plus de choix possible ni d'autre recul permis que celui qui sépare le bon spectateur du spectacle. Ne vous l'avais-je pas annoncé ? Vous voilà devenus mes comparses, mes complices. Vous pouvez tout voir, désormais. Regardez donc : je déroule la première de ces Peintures, la Première Magique.

*
* *

Voici donc une première histoire : il s'agit d'ailleurs d'une histoire de peinture. C'est aux « puces », au Marché aux Puces. Un gamin fouille parmi de vieilles toiles par terre et découvre dans tout un fatras un tableau représentant une femme nue. Il appelle son frère plus jeune et lui montre sa trouvaille en rigolant. Les deux gamins la sortent du lot, la mettent en valeur, bien en évidence par-dessus les autres et s'esclaffent suffisamment fort pour attirer l'attention de leurs parents. Fureur de la mère qui s'en prend au plus grand et lui dit : « *Il faut le dire si c'est ça que tu veux voir. Si tu veux voir des femmes nues, tu n'as qu'à regarder dans Lui...* » Et elle poursuit, toujours ulcérée : « *Si c'est vraiment ça que tu veux, tu n'as qu'à me le demander. Demain quand j'achèterai le journal, tu n'as qu'à me demander, je t'achèterai Lui...* » Le père voyant que les choses, loin de s'arrêter, commençaient à s'envenimer dit : « *Allons ! N'en fais pas toute une histoire. Si on ne peut plus s'amuser maintenant...* » Le gamin, surpris peut-être de l'appui inattendu de son père, continue son chemin fièrement en roulant les mécaniques et reprend tout fort : « *Oui, si on peut plus amuser maintenant ! ...* » Sur quoi son jeune frère, voulant sans doute plaire à sa mère le reprend : « *C'est pas : si on peut plus amuser, c'est : si on peut plus s'amuser qu'il faut dire* ». Message reçu cinq sur cinq par la mère qui poursuit : « *il s'intéresse aux femmes nues, mais il n'est même pas capable de parler correctement.* »

Il y a beaucoup de choses intéressantes du point de vue de l'utilisation de la parole dans cette petite scène. D'abord la prise à la lettre, si l'on peut dire, du geste de l'enfant. Le geste est en effet interprété par la mère qui lui donne une signification précise, fermée. Montrer à son frère en rigolant une peinture de femme nue n'est pas dire que l'on veut voir des photos de femmes nues. Il y a là une interprétation enfermante. La suite de la réponse maternelle est aussi intéressante : « *Tu n'as qu'à me demander, je t'achèterai Lui* ». Intéressant, car il y a là une réponse typiquement maternelle, en ce sens que la mère considère que la demande lui est adressée. À juste titre d'ailleurs — sinon on se demande pourquoi ses enfants auraient fait autant de bruit avec leur découverte : ils cherchaient bien à se faire remarquer. De ce point de vue, c'est parfaitement réussi. Mais ce qui est plus étonnant c'est qu'elle se sent personnellement appelée comme mère et se propose de répondre au supposé besoin de son fils. Je passe sur le signifiant « Lui », porteur de femmes nues à voir pour attirer votre attention sur la double astuce de la réponse. D'abord l'interprétation de la rigolade en voyant, comme désir de voir — car enfin rigoler de voir une peinture de femme nue n'est pas demander d'en voir, ne serait-ce que parce que l'on a sous les yeux ce qu'il faut — ensuite et surtout la réponse apportée est : « *je puis te donner ce que tu veux, — mon chéri ! — il suffit que tu me le demandes* ». Autrement dit : « *je puis te satisfaire* ». Réponse éminemment pernicieuse : quel intérêt

franchement un enfant peut-il éprouver à voir des femmes nues si elles lui sont données par sa propre mère ? Une chose est sûre c'est qu'on ne risque pas de rigoler beaucoup.

Le père, lui, a entendu ce registre de désir : « *Allons, dit-il, il n'y a pas de quoi en faire une histoire, tout cela c'est de la rigolade* ». Il a fort bien entendu ce que signifiait son fils : son désir de s'amuser, de jouer à propos de cette peinture de femme nue. Il a aussi très bien entendu la réponse de sa femme et en protège en quelque sorte son fils par son interprétation : « *Si on ne peut plus s'amuser maintenant* ». Ce que son fils a parfaitement entendu quand il reprend à son compte le dire paternel sous la forme : « *Oui, si on peut plus amuser maintenant* ». Je me suis longuement interrogé sur cet escamotage du « s' ». Que vient-il signifier ? S'agit-il de se faire disparaître comme sujet, après avoir trop bien laissé percer son désir ? Sujet s'amusant, mais qui s'est brûlé les ailes à le montrer trop directement. Il est évident que dès le départ le véritable destinataire de la « monstration » de la peinture n'était pas le petit frère, mais les parents, sinon comment expliquer tout ce bruit ? Une fois le sujet non seulement entendu, mais démasqué, n'est-il pas de meilleure politique de se cacher au point de se faire disparaître de la phrase ? À moins que la phrase ne prenne un tout autre sens et soit adressée à la cantonade : « *Si on peut plus amuser maintenant !* » Amuser qui ? La galerie, par exemple, dont je faisais partie avec quelques autres badauds. En ce cas le sujet est bien dans la phrase, il s'est seulement réfugié dans le « on » et s'adresse aux autres en général, au social. À moins qu'il ne s'agisse plus simplement que d'une incapacité intellectuelle ou cognitive. Allez donc savoir ! C'est en tout cas l'interprétation que retient le petit frère, qui prend soin de le corriger et d'entrer ainsi dans le désir de sa mère. Ce que cette dernière entend très bien, non seulement en reprenant cette dernière interprétation à son compte, mais surtout en répondant finalement assez cruellement en mettant son fils aîné à la troisième personne — donc en ne s'adressant plus à lui, mais en parlant de lui : « *il s'intéresse aux femmes nues, mais il n'est même pas capable de parler correctement.* »

Mais l'histoire ne s'arrête pas là, ou plutôt ne commence pas là. Le hasard avait voulu que je rencontre auparavant cet enfant — le grand — en consultation. Ce qui m'avait frappé lors de la première rencontre c'est que sa mère parlait de lui en disant : « *mon petit garçon* ». Au point que je m'étais trompé un instant et avais cru qu'il s'agissait du plus jeune, qui était là aussi la première fois. Il venait me voir parce qu'il avait des problèmes scolaires — lenteur, difficultés de compréhension, problèmes de mémoire, etc. — mais sa mère pensait, et elle me le dit devant lui, que sa principale difficulté était qu'il ne voulait pas grandir. Quand nous nous sommes retrouvés tous les deux pour faire connaissance, il m'a parlé de ses devoirs, de ses leçons, des efforts inutiles qu'il faisait. Un moment il s'est arrêté comme fasciné par la glace. Je lui ai demandé ce qui l'intriguait. Il me répondit : « *votre pendule, elle est pas à l'heure* ». « *Comment cela ?* » Il regarde à nouveau avec attention et me dit : « *elle est en retard. Elle dit onze heures cinq. C'est pas possible, car je suis parti de l'école à midi* ». Il y avait effectivement un problème. Je lui ai proposé de venir à côté de moi et de voir de cet autre point de vue ce qu'il regardait dans la glace. Il a très bien lu une heure moins cinq. Il est retourné à sa place et regardant à nouveau dans la glace il a observé l'aiguille des secondes et m'a fait part de cette trouvaille : « *C'est marrant, l'aiguille on dirait qu'elle remonte le temps* ». Stupéfiant tout de même. Puis nous avons continué à parler. Alors qu'arrivait la fin de l'entretien je lui dis qu'au fond ses difficultés venaient de ce qu'il avait deux forces en lui, l'une qui avait envie de grandir, l'autre qui n'y tenait pas trop et que lui hésitait. Je pourrais peut-être s'il le voulait essayer de l'aider à y voir clair et à trouver ce qu'il voulait vraiment. À un moment, je ne saurais dire le moment précis, mais c'est arrivé tout d'un coup, j'ai pris conscience que je lui parlais vraiment, que je disais quelque chose d'essentiel pour lui. J'ai vu cela à son regard qui me fixait. En fait, par son attention subite il m'a révélé que je lui parlais parce qu'il croyait à ce que je lui disais. Je crois que c'est avec cet enfant que j'ai vraiment compris cette phrase de Lacan : « *Une parole n'est parole que dans la mesure exacte où quelqu'un y croit* ». Je dois ajouter que c'est une expérience assez fascinante que de découvrir d'un enfant que l'on est censé aider, que l'on est pour lui — parce qu'on l'est par lui qui nous écoute — un sujet parlant.

Pour qu'il y ait parole, il faut évidemment quelqu'un pour la prononcer, mais cela ne suffit pas. Il faut aussi quelqu'un pour l'écouter et pour l'entendre. C'est-à-dire quelqu'un qui y croit. Ce qui n'est pas si facile à trouver. Car pourquoi l'enfant croirait-il en notre parole ? Vous-même là, qui m'écoutez, croyez-vous en mon histoire ? Si ça se trouve, j'ai tout inventé ? En tous les cas ce que j'ai sûrement inventé c'est le sens de l'histoire, celui que j'y ai mis et que ne vivaient probablement pas ces braves gens qui tranquillement faisaient les Puces. Le paradoxe de la parole est bien là : à la fois nécessité d'y croire et en même temps doute nécessaire sur ce que dit l'autre. Car s'il n'y avait pas doute, l'autre nous serait transparent à travers sa parole et n'aurait pas d'autonomie. Tandis que si sa parole lui appartient, il en fait ce qu'il en veut : il se montre ou il se cache. Je vous ai pris là, avec cet enfant, un exemple de rencontre réussie. Malheureusement ce n'est pas toujours le cas. La difficulté des premiers entretiens tourne pour une bonne part autour de la question de faire advenir une telle parole. On n'y arrive pas toujours. Je pense par exemple à un jeune que sa mère m'avait amené parce qu'il avait des problèmes scolaires. Il ne s'intéressait pas à l'école, ne faisait pas ses devoirs, semblait ne penser qu'à jouer et ne vouloir faire aucun effort. Le tableau habituel, quoi ! Je sentais la pression et l'inquiétude de la mère. Quand je me suis retrouvé seul avec son fils, j'ai essayé de parler avec lui de tout cela. Il ne savait pas trop. Oui, c'était vrai qu'il ne faisait pas ses devoirs. Non, il ne refusait pas de faire des efforts. Mais ça ne servait à rien. Oui ça le gênait parce qu'il se faisait engueuler, parce qu'il était souvent puni. Est-ce qu'il avait envie d'aller mieux ? Il ne savait pas. Voulait-il y faire quelque chose ? Oui, mais il ne voyait pas quoi. D'ailleurs c'était sa mère qui l'avait amené, lui se demandait bien à quoi cela allait pouvoir servir. Je lui expliquais que je ne pouvais l'aider que s'il le voulait et que s'il désirait changer quelque chose lui-même. Je lui demandais s'il voulait revenir et essayer de voir comment on pourrait travailler. Il ne savait pas. Je sentais bien de mon côté que la parole ne passait pas. Je lui ai donc proposé de réfléchir : il reviendrait s'il en avait envie. D'accord. J'avais toujours l'impression de ne pas l'avoir rencontré, mais je n'étais sûr de rien et la solution proposée me paraissait malgré tout correcte. C'est quand la mère est revenue que j'ai compris mon erreur. Dès que je lui ai annoncé que son fils ne savait pas trop pour le moment s'il voulait être aidé et que je lui proposais de prendre le temps de la réflexion, son visage s'est fermé et elle me dit : « *Cela ne m'étonne pas, c'est justement son problème il est incapable de prendre une décision. C'est pour cela que je vous l'ai amené. Comme d'habitude il ne décidera rien. C'est évident qu'il ne reviendra pas.* » Lui-même s'était fermé et se murait dans le silence et j'ai compris que j'avais fait l'erreur de prendre au mot son indécision, son symptôme. Mais il était trop tard. Le symptôme une fois qu'il est pris à la lettre ne permet plus qu'une parole advienne.

*

* *

Pourquoi parle-t-on ? Nous le savons, à l'origine l'entrée dans la parole pour l'enfant est liée à l'absence de la mère, ou plus exactement à la découverte du mouvement de présence-absence. À l'origine de la parole, il y a cette déchirure primordiale que la mère n'est pas infiniment présente. Et l'enfant crie, il utilise sa voix. Et ce cri peu à peu se transforme en appel, car il est entendu comme un appel et il y est répondu comme tel. Le cri peut faire réapparaître la mère et retrouver le contact. Peu à peu, aussi important que le contact corporel viendra s'étayer dessus le contact par la voix, le contact par la parole. Si on parle donc, à l'origine, c'est pour échapper à la solitude. Comme le dit Ruth Menahem dans son ouvrage *Langage et folie* : « *On parle pour ne pas rester seul avec sa folie* ». Cela se paie d'ailleurs assez cher, car les premières paroles que la mère adresse à son enfant sont aussi une première violence comme l'a montré Piera Castoriadis-Aulagnier. Cette violence, nécessaire bien sûr, sans quoi l'enfant ne pourrait se constituer, mais violence tout de même est celle de l'interprétation. C'est la mère qui interprète le cri de l'enfant comme un appel et non pas comme un simple bruit. Mieux : elle l'interprète comme un appel d'elle-même : Tu m'appelles, tu me désires. Ce en quoi elle s'arroge un droit divinatoire sur les désirs de son enfant. C'est aussi elle,

comme le font remarquer ces auteurs, qui interprète « *le sourire de l'enfant comme signe d'amour et non simple jeu de muscles* », mais c'est elle aussi, car cela va dans les deux sens qui transforme « *l'allaitement en désir de faire vivre et non simple offre de calories* ». Toutes les paroles de l'enfant entreront dans ce jeu où la mère interprète ce que veut son enfant : tu dis ça pour faire plaisir à maman. Et l'enfant désire entrer dans le désir de sa mère. Toute la difficulté est que l'enfant n'entre pas seulement dans le désir énoncé, dans le désir conscient, il répond aussi au désir inconscient de sa mère.

À la mère toute présente se substitue donc une mère qu'on appelle et qui interprète. Tellement heureux de ces retrouvailles, on entre dans ses interprétations. On croit qu'elle sait tout de nos désirs d'enfant. D'ailleurs ne nous le rappelle-t-elle pas quand nous essayons de lui cacher quelque chose. Mon petit doigt me dit que tu ne me dis pas la vérité !... C'est, quand tout se passe normalement, l'époque du jeu, du jeu où l'on se cache, où l'on cache ce qu'on pense. Et là le langage est un instrument irremplaçable : « *on ne peut pas cacher qu'on refuse de manger, ou de dormir ; mais on peut cacher qu'on fait semblant d'aimer, d'entendre ou de ne pas entendre* » dit Ruth Menahem. Autrement dit on s'empare du langage pour jouer, pour dire vrai ou faux, on sort, en parlant, de la transparence totale à l'autre. Ce sont les premiers exercices vécus de l'autonomie.

Il y a deux faces inexorablement liées au fait d'en passer par la parole : à la fois le désastre de la perte initiale et le plaisir de pouvoir jouer et créer avec les mots en parlant à la mère retrouvée, mais aussi à tous les autres. Mais c'est un désastre d'abord, ne l'oublions pas, par rapport à la communication première d'avant l'appel. Quelle blessure narcissique pour le tout petit que d'être obligé de demander, alors qu'il croyait que sa mère le comprenait immédiatement, intuitivement. Quelle médiation déchirante que de passer par la parole : Il faut que je dise ce que je pense et en le disant j'en perds la moitié. L'autre en face, à qui je parle, comprend de travers et perd la moitié de ce que je lui dis. Voyez ce qui reste. Sans compter que cet autre, il lui vient l'idée de douter de la véracité de ce que je lui dis. Si cela n'est pas un désastre du point de vue du petit Narcisse qui s'est construit dans les yeux de sa mère, on se demande bien ce qui ne pourra jamais l'atteindre. On retrouve cela chez l'adulte : ne me demande pas de te dire les choses, tu me connais assez pour me comprendre tout de même. Ou alors le défi de celui qui vous parle par allusion et à qui vous dites : « *Je ne comprends pas, explique-toi plus clairement* » et qui vous répond en guise d'explication : « *Moi je me comprends* », et n'en dit pas plus. Comme quoi il reste toujours de l'enfant dans l'adulte.

Et pourtant c'est dans cette faille que se fraie le chemin de son autonomie. Il va désormais lui falloir demander. Il n'en est pas sorti pour autant, car le piège de la demande est qu'elle est toujours demande de quelque chose. Et celui à qui est adressée la demande peut toujours donner le quelque chose sans pour autant entendre le demandeur. Un texte de Colette montre cela de manière admirable. La scène se passe entre sa mère Sido et son petit garçon, le frère donc de Colette. Voici :

... *Oui, un petit garçon si inoffensif, qui n'exigeait rien, sauf un soir...*
— *Je voudrais deux sous de pruneaux et deux sous de noisettes, dit-il.*
— *Les épiceries sont fermées, répondit ma mère. Dors, tu en auras demain.*
— *Je voudrais deux sous de pruneaux et deux sous de noisettes, redemanda, le lendemain soir, le doux petit garçon.*
— *Et pourquoi ne les as-tu pas achetés dans la journée ? se récria ma mère impatientée. Va te coucher !*
Cinq soirs, dix soirs ramenèrent la même taquinerie, et ma mère montra bien qu'elle était une mère singulière. Car elle ne fessa pas l'obstiné, qui espérait peut-être qu'on le fesserait, ou qui escomptait seulement une explosion maternelle, les cris des nerfs à bout, les malédictions, un nocturne tumulte qui retarderait le coucher...

Un soir après d'autres soirs, il prépara sa figure quotidienne d'enfant buté, le son modéré de sa voix :

— *Maman ?...*

— *Oui, dit maman.*

— *Maman, je voudrais...*

— *Les voici, dit-elle*

Elle se leva, atteignit dans l'insondable placard, près de la cheminée, deux sacs grands comme des nouveau-nés, les posa à terre de chaque côté de son petit garçon, et ajouta :

— *Quand il n'y en aura plus, tu en achèteras d'autres.*

Il la regardait d'en bas, offensé et pâle sous ses cheveux noirs.

— *C'est pour toi, prends, insista ma mère.*

Il perdit le premier son sang-froid et éclata en larmes.

— *Mais... mais... je ne les aime pas ! sanglotait-il.*

« Sido » se pencha, aussi attentive qu'au-dessus d'un œuf fêlé par l'éclosion imminente, au-dessus d'une rose inconnue, d'un messenger de l'autre hémisphère :

— *Tu ne les aimes pas ? Qu'est-ce que tu voulais donc ?*

Il fut imprudent, et avoua :

— *Je voulais les demander.*

Le désir de l'enfant n'est donc pas forcément le désir de ce qu'il demande. Ce qu'il demande en fait c'est de désirer. C'est ce qui est le plus difficile à entendre. La violence exercée sur lui à l'origine est fondatrice, car elle donne sens à ce qu'il manifeste. C'est là-dessus qu'il construit son désir. Cela lui est tellement nécessaire qu'il est prêt à tout supporter de l'adulte à partir de là. Annie Cordié écrit ainsi dans son livre *Un enfant devient psychotique* : « *L'enfant a une grande capacité d'adaptation à la volonté de l'Autre ; il se fait à tout, aux horaires aberrants, aux rythmes imposés, au trop ou au trop peu de nourriture* ». Et on pourrait continuer longtemps ainsi : regardez tout ce qu'il peut supporter à l'école. Pas un enseignant ne supporterait de faire ce qu'il exige de ses élèves dans une journée d'école. Et pourtant à travers tout cela l'enfant continue à questionner l'adulte qui bien souvent n'entend pas.

Xavier Renders, dans un très beau livre sur *Le jeu de la demande* fait remarquer que le désir de l'enfant est d'abord « *désir de savoir, d'en savoir plus long sur le désir de l'Autre, si bien que le désir, fondamentalement, est quête de mots. L'enfant est en attente de paroles, il appelle à plus de symbolique.* » Ce que nous avons donc à entendre dans la question de l'enfant c'est l'enfant questionnant, l'enfant qui nous interroge avec ses questions sans réponses. Sans réponse pour nous aussi, tout le problème est là. L'enfant nous interroge non pas tant sur nos compétences ou sur notre maîtrise, ce que nous entendons d'abord et quelquefois exclusivement parce que nous sommes adultes, mais surtout sur nos manques, sur ce qui nous échappe, sur cette part d'inconnu qui sommeille en nous et que nous préférons bien souvent éviter, car cela nous gêne. Si donc l'adulte pour ne pas se questionner clôt la question de l'enfant, l'enfant se tait. Il ne s'exprimera plus par la parole, mais son être en son corps, en son intelligence se bloquera. Et il n'y aura plus pour l'exprimer, lui le sujet, que le symptôme, la maladie, la perte de mémoire, l'inintelligence apparente. C'est alors qu'il faudra trouver, comme dit Renders, « *quelqu'un de payé pour comprendre et signifier que, sous le symptôme, il y a la question* ».

Il est essentiel pour nous d'être dans cet état d'esprit quand nous recevons un enfant pour la première fois. On nous le présente avec un symptôme à faire disparaître, à nous de l'entendre comme ce qui masque une question qui n'arrive plus à s'énoncer ni même à se reconnaître. Pour cela évidemment il faut pouvoir être soi-même passionné de questions, capable de supporter l'incertitude créée par les questions et de ne pas s'accrocher à la position de maîtrise qui prétend avoir et pouvoir donner toutes les réponses. Ce qui au départ nous intéresse, dit Renders, c'est

l'enfant métaphysicien, l'enfant qui s'exerce comme sujet en questionnant, en se construisant ses théories et en interrogeant tous ceux qu'il rencontre. Ou encore, je cite : *« l'enfant d'une demande qui ne serait pas demande d'aide, mais demande de mots... Il est Alice de Lewis Carroll, et le Petit Prince, de Saint-Exupéry. Il est Anna, petite fille de six ans du pavé de Londres qu'un soir brumeux de novembre, Fynn recueille chez lui. »*

Vous ne connaissez pas Anna ? Je ne la connaissais pas quant à moi avant d'avoir lu Renders. Et je ne saurais trop vous inviter, si vous ne l'avez déjà fait, à lire son histoire dans le livre de Fynn, *Anna et Mister God*. En voici extraits, deux passages pour vous en donner l'envie au cas où vous ne connaissiez pas et qui illustrent très exactement ce dont je vous parle. Anna est une petite fille tout à fait étonnante de vie et d'intelligence. L'enfant métaphysicien type qui pose les questions fondamentales aux adultes et n'hésite pas à les mettre en difficulté s'ils refusent de répondre.

En ce qui concerne le langage, Anna était d'avis qu'il pouvait, en gros, se diviser en deux : la partie question et la partie réponse. Des deux, c'était la partie question qui avait le plus d'importance. La partie réponse offrait certaines satisfactions, mais ne pouvait rivaliser avec sa voisine. Les questions étaient une sorte de démangeaison intérieure, une impulsion à aller de l'avant. Les questions, les vraies, avaient ceci de spécial qu'elles étaient dangereuses, et passionnantes. On ne savait jamais très bien où on allait atterrir.

C'était l'ennui de l'école, et de l'église, elles avaient l'air de s'intéresser beaucoup plus à la partie réponse du langage qu'à sa partie question. L'école, l'église soulevaient des problèmes terribles par les réponses qu'elles donnaient. Évidemment, on pouvait reconstituer la question à partir de la réponse reçue, mais il se trouvait que ce genre de question n'avait pas de terrain où se poser, et l'on était renvoyé de piste en piste. Non. Le signe qu'une question est réelle est qu'elle se pose quelque part, qu'elle peut atterrir.

La difficulté c'est que pour qu'une question se pose, il faut qu'elle soit posée à quelqu'un. C'est là que tout se complique et que l'enfant par ses questions découvre que les adultes sont fragiles et bien souvent ont résolu la question tout simplement en faisant en sorte qu'elle ne soit plus jamais posée. Mais Anna n'est pas une enfant qui accepte ce type de réponse, elle insiste sans trop se préoccuper du malaise qu'elle crée chez l'adulte. Avec ce genre d'enfant, mieux vaut être solide :

Tous les enfants n'ont-ils pas quelque chose de magique ? Comme ces jeux de lentilles qui concentrent les faisceaux lumineux, on dirait qu'ils ont le don d'illuminer les recoins les plus sombres. Peut-être cela vient-il de ce qu'ils sont encore neufs, qu'ils n'ont pas encore perdu leur éclat, leur transparence. Mais il est vrai qu'ils sont capables de rompre l'armure la plus épaisse. Avec un peu de chance, vous verrez se disloquer et s'effondrer les solides barricades que vous avez mis des années à élever pour vous protéger de la vie. Avec un peu de chance ? À condition que vous soyez prêts à vous retrouver nus et sans défense à votre âge. Alors, une chance. Sinon, c'est intolérable. J'ai vu des gens s'effondrer complètement sous les remarques d'Anna. Non pas qu'elle fût si maligne, si perspicace, mais parce qu'elle se montrait si vulnérable. Et cela forçait les gens à hésiter. C'est un truc qu'elle avait bien appris : par tous les moyens, honnêtes ou pas, faire hésiter les gens. Et Anna ne négligeait aucun « truc » pour atteindre ses objectifs. Si les gens hésitent, ils sont plus réceptifs, ils s'interrogent.

Évidemment les enfants auxquels nous avons à faire n'ont cette force intérieure qui était celle d'Anna, sinon ils n'auraient pas besoin de nous. Nous sommes tout de même bien souvent surpris en cours de rééducation quand cette force inhibée ou refoulée commence à se déchaîner. Car ce que nous proposons aux enfants en rééducation c'est d'abord un monde où les questions sont possibles, où le droit de questionner est non seulement reconnu, mais même appelé. Ce qu'on essaie de jouer dans les rencontres préliminaires avec l'enfant, c'est cette invite à être métaphysicien. Au fond tout ce qui se joue autour du contrat c'est d'abord qu'on lui parle à cet enfant et qu'on l'écoute demander. C'est une violence première, symbolique ; et c'est la seule. Il y a bien longtemps généralement qu'on ne lui parle plus, et c'est pour cela qu'il est si difficile de réussir ces premières rencontres : il ne croit plus à ce qu'on lui dit. Oh ! bien sûr de temps en temps on le prend à témoin de ce qu'on dit de lui ou à son propos : « O.K. ? » Évidemment on n'écoute pas la réponse. Il manquerait plus qu'il ne soit pas O.K. On lui demande déjà son avis, ça suffit, on ne va pas en plus tenir compte de ce qu'il dit. D'ailleurs si les choses se gâtent on emploiera une autre forme pour s'adresser à lui : l'impératif : « *Fais donc un petit effort. Réponds quand on te parle.* »

*
* *

En fait la seule véritable question qu'on ait à traiter avec un enfant en rééducation est la suivante : « *Veux-tu dire ? Veux-tu dire pour aller mieux ?* » Dire quoi ? C'est là que tout se complique, car la vraie réponse est : dire l'indicible. Or, fait remarquer Ruth Menahem, « *dire l'indicible est une proposition dont la contradiction qu'elle comporte subvertit ses propres termes, puisque dire l'indicible, lui donner un sens c'est en même temps l'annuler en tant qu'indicible.* » C'est le paradoxe qu'il nous faut affronter. C'est exactement la même question que l'on retrouve à propos du conscient et de l'inconscient. Leur statut n'est pas le même, il ne suffit pas de ramener l'inconscient au conscient, mais il y a à se demander ce que l'inconscient lui-même signifie ou veut. Il ne s'agit donc pas tant de comprendre le sens de l'indicible en en faisant un dit, mais de repérer ce en quoi l'indicible fait signe. On retrouve là une fonction très particulière de la parole, elle n'est pas seulement ce qu'elle signifie, mais elle est aussi ce qui fait signe. Et ce type de parole où le faire signe prend le pas sur la signification, c'est la parole poétique.

C'est pourquoi il nous faut être poètes. Sinon celui qui écrit le poème, au moins celui qui le lit. Par bien des aspects, me semble-t-il, on écoute un enfant comme on écoute un poème. C'est-à-dire que l'on prête attention à la forme du dire beaucoup plus qu'à la signification de ce qu'il nous dit. Je vous propose de suivre ici l'analyse que fait Henri Maldiney de la poésie. Maldiney est un philosophe qui a la caractéristique de s'intéresser à la fois au monde de la folie, du soin et de l'écoute et à celui de l'art, de la peinture et de la poésie. C'est lui qui parle du « *monde commun* » qu'il est nécessaire d'établir entre l'homme qui aide et celui qu'il veut aider. S'il y a besoin de rééducation par exemple, c'est bien parce que l'enfant ne peut s'en tirer tout seul, mais c'est aussi parce que nous ne pouvons rien pour lui à nous seuls. Il nous faut donc construire avec lui ce monde commun, qu'on appelle l'espace rééducatif dans lequel nous allons l'aider à se découvrir et à se comprendre lui-même « *en ses propres paroles* » qu'il nous adresse pour qu'on le comprenne. Et c'est notre manière de l'écouter qui lui permettra de se reconnaître en ses paroles au lieu d'essayer de se trouver en les nôtres. C'est pour cela que l'on n'explique rien, ou très peu de choses à l'enfant en rééducation. On l'écoute, telle est notre principale activité.

C'est pour mieux saisir ce qu'est cette écoute, cette manière d'écouter que nous est utile le détour sur ce qu'est la parole poétique. Cela nous aide à faire la différence entre le dire et le dit. Le dit c'est ce qui est institué, c'est du langage construit qui donne une signification. Le dire est dans le mouvement, dans l'acte même de construire. En ce sens il est toujours dans l'instant et ne peut être écrit ou enregistré. C'est la caractéristique du poème que de maintenir ce mouvement, cette vie. « *L'écoute d'un poème ou sa lecture, dit Maldiney, est une révélation dans la surprise. Quelque*

chose se dévoile dont je ne suis ni ne puis être l'auteur ». C'est la caractéristique du poème, même écrit, que de n'être pas fixé par l'écriture. D'ailleurs on ne lit pas un poème comme on lit un texte en prose, pour en comprendre la signification. On ne le lit pas seulement des yeux de cette lecture silencieuse si à la mode aujourd'hui chez les pédagogues de l'apprentissage de la lecture. On le lit à voix haute, ou alors à voix intérieure, on savoure les mots en se les prononçant. Pourquoi ? Parce que derrière la poésie il y a une parole, et derrière la parole, il y a une voix. Alors que le texte de la prose ordinaire est sans voix. Dans le discours on cherche la signification, il est, comme on dit, prédicatif. « *Un poème par essence ne l'est pas. La prédication l'abolit. Or elle est l'acte propre de la phrase. Cet acte consiste en une unité convergente d'opérations syntaxiques... Une phrase ne fait pas que relier des significations ou des concepts, elle les met au monde.... Le poème au contraire réduit au minimum et parfois supprime la syntaxe* ».

Il y a là quelque chose d'essentiel à méditer pour la qualité de notre écoute de rééducateurs. Le dialogue que nous établissons avec l'enfant n'est pas un dialogue centré sur la signification de ce que l'on dit ou sur la qualité du raisonnement. Ce type de dialogue, quand il est recherché dans le contexte d'une aide à l'enfant en difficulté scolaire, me paraît être celui que vise le maître de l'option E, quand il apporte ce qu'on appelle une aide à dominante pédagogique. Ce que vise le rééducateur, c'est autre chose de plus radical, le rapport du sujet à la langue, ce moment fragile où la voix se fait parole. Ce n'est donc pas en se centrant sur la signification de la parole du sujet que le rééducateur va soutenir son interlocuteur, c'est en l'écoutant. « *Là où il y a voix, dit Maldiney, il y a d'autre part écoute. Tout particulièrement dans une séquence poétique : elle s'entend, mais, bien plus, elle s'écoute. Nulle part l'ouïr n'est aussi sensible et conscient de soi qu'à l'audition ou à la lecture d'un poème. Chaque mot demeure assez pour déployer sa présence hors d'attente dans l'espace accordé au ton des mots précédents. En ce sens la poésie est dialogue de voix à voix* ».

« *Sans visée intentionnelle, de mot en mot* ». C'est ainsi qu'écrit le poète. C'est ainsi aussi qu'il faut le lire ou l'écouter. Et vous voyez que nous ne sommes pas si loin de notre fameuse scène rééducative. Nous invitons l'enfant à se laisser aller de mot en mot, de jeu en jeu, pour tout dire, de parole en parole. Quant à nous, notre rôle est de bien écouter sans visée intentionnelle, de mot en mot, etc. C'est peut-être cela qui permettra à l'enfant de faire comme le poète — il s'agit d'André du Bouchet —, de « *peser de tout son poids sur le mot le plus faible, afin qu'il éclate et livre son ciel* ».

*
* *

Mais comment tout cela se joue-t-il réellement en rééducation ? C'est ce que nous voudrions comprendre. Avant d'aller plus loin, un petit retour à Segalen :

Rien de ce que vous touchez quotidiennement n'a de solidité. Tout ce que vous venez de voir existe, si vous l'avez bien su voir. Mais ne faites point comme cet Empereur peu lettré du temps de SONG, à qui le Peintre vantait cette Peinture et les autres déjà déroulées, et qui se prit à soupirer lourdement.

Devant ces Palais dans les nues, devant ces abîmes accessibles, ces faces hantées, ces palpitations éclatantes, ces supplices pieux, ces lèvres rouges et ces flammes amantes, ces paysages écarquillés mieux que des visages, ces êtres démoniaques ou gesticulants, ces vies incarnées dans la soie, la porcelaine, les laques ou les laines ; le triomphe réglé des quatre saisons dans le ciel, — l'Empereur se prit à soupirer lourdement. Il déplorait que tout cela ne fût pas de son domaine, de sa maison.

Ayant surpris le désir grossier, le Peintre, sans sourire, frappa trois fois de ses mains. Et voilà qu'une porte dans la Peinture, là, — au bas de ce mur, — voici qu'une petite porte s'ouvre là : regardez bien tout au fond : un chemin s'ouvre tout au fond.

*Le Peintre dit, avec politesse :
« Qu'on me permette de passer devant. »*

Et il passe, franchit la porte, s'engage sur le chemin, s'enfonce et monte comme le vent d'une chute inversée...

Il devient petit ; puis : un point. Il devient esprit et disparaît.

L'Empereur aussitôt veut le suivre et franchir la même porte... fermée, effacée. Toute la Peinture et les autres déjà déroulées ont disparu. Le mur est de nouveau gris, taché de gris, fait de briques et de gravats.

Le Peintre seul et ceux qui savent voir ont accès dans l'espace magique.

Voilà une lecture que vous pouvez recommander à ceux qui vous demandent de venir voir en séance comment vous faites. La question d'ailleurs n'est pas nouvelle : on veut savoir ce qu'il se passe de si mystérieux dans ces lieux d'aide. Freud déjà répondait dans *La question de l'analyse profane* à un interlocuteur imaginaire qui lui demandait ce qui pouvait bien se passer en séance entre l'analyste et son patient. « *Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci : ils parlent ensemble... L'analyste convoque le patient à une certaine heure de la journée, le laisse parler, l'entend, puis lui parle et le laisse écouter* ». Soulagement de l'interlocuteur imaginaire et impartial. Il avait dû imaginer bien pire ! Mais dédain aussi ajoute Freud : « *rien que cela ? Des mots, des mots et encore des mots, comme dit le prince Hamlet* ». Et il ajoute avec ironie : « *C'est donc une sorte de magie, vous soufflez sur les souffrances et elles s'envolent* ». « *Très juste, répond Freud, ce serait de la magie si cela agissait plus vite... D'ailleurs, ne méprisons pas la Parole. N'est-ce pas un instrument puissant, le moyen par lequel nous nous révélons les uns aux autres nos sentiments, la voie par laquelle nous prenons de l'influence sur l'autre ? Des paroles peuvent faire un bien indicible ou causer de terribles blessures* ». Comme vous voyez, rien n'a changé depuis l'époque où Freud a écrit cela. On nous interroge sans cesse sur ce qui se passe dans les séances, le mystère qu'on ne veut dévoiler, le danger qui guette l'enfant. Et une fois que l'on a expliqué qu'essentiellement on se parlait, on retrouve le même soulagement de l'interlocuteur. « *Ce n'est donc que de la parlote* ». Puis très vite, après peut-être un temps de réflexion : « *Mais alors, ça ne sert à rien...* »

Freud n'est finalement pas très éloquent sur ce qui se passe et pourtant c'est lui qui pour une bonne part nous a appris comment travailler en nous disant comment lui-même avait appris au contact de ses patients. Il nous faut relire ses premiers textes de pionnier intrépide où il nous décrit comment il s'est séparé du pouvoir de l'hypnose, puis du pouvoir de la parole questionnante du médecin pour finalement abandonner tout pouvoir de celui qui sait *a priori* afin d'écouter le patient dire en ses paroles, à sa manière et à son rythme ce qui est essentiel pour se comprendre. Tout l'art de celui qui veut aider est, selon la belle expression de Pierre Fédida d'ouvrir la parole. « *Ouvrir la parole, écrit-il, est autre chose que la prendre dans l'intention de dire ou de nommer : c'est la dessaisir de ce qu'elle sait et la laisser se livrer, en son écoute, à l'inconnu de ce qu'elle dit* » (in NRP, Printemps 1981, p. 294). C'est à cela qu'il nous faut tendre : ce dessaisissement de notre pouvoir sur l'autre, pouvoir qu'on nous donne sur lui sous prétexte qu'il va mal, pouvoir que lui-même d'ailleurs en sa naïveté de sujet souffrant nous donne. C'est en ce sens que l'écoute est en elle-même l'acte du rééducateur. Son « non-agir » crée le vide nécessaire pour appeler le sujet à révéler son désir dans sa parole. Évidemment ce vide est invitation, accueil, appel au sens où j'ai

indiqué tout à l'heure qu'il maintient le sujet à distance. Ce n'est pas un vide à combler qui obligerait l'autre à entrer dans notre désir.

*
* *

C'est pourquoi la parole en rééducation est toujours plutôt, me semble-t-il, du côté du jeu, que du vécu ou revécu sérieux du traumatisme. Nous sommes beaucoup trop souvent à la recherche de l'événement traumatisant dont l'enfant pourrait spectaculairement se libérer en séance. Cela n'est pas à exclure, cela arrive parfois. Cela nous satisfait parce qu'enfin on comprend pourquoi le sujet allait si mal. Bien plus souvent dans notre pratique quotidienne il ne s'agit pas de cela : il s'agit d'accueillir l'ordinaire de l'enfant, qui ne se donne pas à comprendre, mais à jouer. Notre volonté de tout comprendre, c'est notre grossier désir d'empereur de tout posséder. L'enfant alors n'a plus qu'à faire comme le peintre : se retirer seul dans son monde qu'il nous avait pourtant fait la grâce de nous présenter. Nous nous méfions souvent du jeu qui ne nous paraît pas bien sérieux. Nous avons tort, car le jeu crée l'espace entre l'enfant et nous qui nous empêche de le posséder et donc de l'aliéner dans notre besoin de le faire entrer dans notre système de sens.

Je pense ainsi à un enfant qui m'avait été envoyé parce qu'il était insupportable à la maison et surtout parce qu'à l'école il avait failli étrangler une petite fille. Sa mère était venue me voir seule pour me demander comment l'obliger à venir me voir, etc. Je lui demandais s'il était au courant de sa démarche. Oui, mais il est contre, il a refusé de venir. Il dit qu'il doit résoudre ses problèmes tout seul. Vous lui direz que je pense qu'il a raison. — Ça, il va être content, mais ce n'est pas cela qui va le faire venir. Vous lui direz aussi que je suis prêt à le rencontrer, seulement pour qu'il me connaisse et qu'il voie si je peux lui servir à quelque chose. Il est venu avec ses deux parents. Nous avons discuté tous les deux... Il n'avait pas étranglé la petite fille, il l'avait juste un peu serré à la gorge. Je lui demandais ce qu'il aimait... Il aimait lire. Il avait lu récemment *Croc-Blanc* et il avait beaucoup aimé... Et puis il est revenu. Il m'a raconté toutes les crasses qu'il faisait à ses profs. J'avais réellement l'impression d'un jeu : il racontait, il racontait. Et moi j'écoutais en associant sur les histoires de bonne distance à tenir, etc. Et pourtant je sentais qu'il fallait l'écouter sans plus. Il fallait accepter cela. Un jour il n'est pas venu à sa séance. Ni à la suivante. J'ai dû attendre à peu près un mois. Et je lui ai écrit ainsi qu'à ses parents. Il me paraissait important à ce moment de lui signifier que je n'étais pas indifférent à ce qu'il disparaît. Il est revenu. Sa mère aussi. Pour elle rien ne bougeait ou du moins... tout cela devant lui... Et puis les séances ont repris leur cours. Il m'a parlé de sa violence... À nouveau il n'est plus venu en séance. J'étais assez ennuyé sur la conduite à tenir. Je pensais important cette fois-ci de ne pas aller le chercher trop vite. Et il a repris rendez-vous de lui-même. Quand je lui demandais ce qu'il s'était passé, il me dit qu'il avait pensé à sa séance toute la semaine et que le jour même il avait oublié. Formidable ! Je lui ai parlé du sens de cet oubli. Il a repris sa manière habituelle de parler jusqu'à un long silence. Je m'apprêtais à arrêter la séance quand il me demanda qui j'étais, ce que je faisais, ce que c'était que la psychologie, la psychothérapie. Est-ce que c'était de la psychiatrie, etc. Je lui ai répondu, comme je réponds à mes stagiaires ! À nouveau silence. Je lui demandais à quoi il pensait à propos de tout cela. Et c'est là que j'apprends que depuis pratiquement toujours — ce que je ne savais pas — on l'avait envoyé chez des psychos, des orthophonistes, un psychiatre et j'en oublie probablement. Mais ce qui l'avait le plus marqué c'était une psychothérapie familiale. *« J'avais l'impression d'être guetté et j'aime pas ça. »* Et il m'a raconté, la glace sans tain, les caméras, la peur qu'il ressentait, etc. Puis il a associé sur ses parents qui le guettaient tout le temps. Je vous passe la suite, mais il y a eu là un moment charnière comme nous en connaissons bien dans ces situations.

Cet apparent non-agir qui nous angoisse est souvent l'acte le plus utile que nous pouvons proposer au sujet. Évidemment il faut du temps. C'est qu'en effet il faut se mettre au temps du

sujet. Comme le dit si bien Maurice Blanchot dans *L'entretien infini* : « *Les paroles doivent cheminer longtemps. — Cheminer assez longtemps pour effacer leurs traces et surtout pour effacer la présence autoritaire d'un homme maître de ce qui doit se dire.* » Non moins évidemment cette forme d'écoute rééducative ne permet pas des objectifs programmés de parole sous la forme de projets qui cadrent l'enfant et l'acheminent plus ou moins subtilement vers ce qu'il doit arriver à dire et à produire. Le risque est autre, il est de libérer sa parole et d'accepter d'en être le premier destinataire. Or la parole de l'enfant si elle est vraie atteint le rééducateur, qui ne sait pas d'avance où il sera atteint. C'est pourquoi, dernière évidence qu'il faut rappeler au passage le rééducateur ne peut travailler seul, il doit être lui-même en position d'être écouté : c'est la fonction de la parole en contrôle, supervision, ou autre lieu d'analyse de sa pratique. Tout cela pour vous dire que si bien souvent on me paraît attendre du rééducateur qu'il soit un peu le pompier de notre institution, il me paraît plutôt du côté de l'incendiaire. Remarquez bien que pour qu'il puisse faire correctement son travail il n'est pas le seul. À dire vrai ce n'est pas lui qui allume le feu, c'est l'enseignant. Le rééducateur ne fait que raviver la flamme. Si l'on en croit Montaigne, enseigner ce n'est pas remplir un vase, c'est allumer un feu, le feu du désir d'apprendre et l'alimenter.

Cela me rappelle un professeur au lycée — un homme merveilleux ! — qui se mettait dans des colères homériques au moment des interrogations orales et nous traitait de passoires : « *Voilà, nous criait-il, ce que vous êtes : des passoires ! De pures et simples passoires, et moi depuis des années, je remplis des passoires ! Voilà ce que c'est qu'enseigner : remplir des passoires et recommencer !* » Puis il faisait deux ou trois allers et retours jusqu'au fond de la classe et revenait tonnante et postillonnant sous notre nez : « *Vous voyez quel est mon destin ?* » Évidemment nous ne voyions rien du tout, terrorisés que nous étions ! Enfin, après un silence menaçant comme celui qui précède la foudre, il éclatait : « *Sisyphes, imbéciles... et incultes à la fois !* » J'ai conservé un très grand respect pour ce professeur, car il nous a appris ce qu'est la fonction de représentation : il mettait en scène les mécanismes propres à l'enseignement, à l'activité professorale et était lui-même un acteur admirable. En effet, ses colères n'étaient pas feintes, et nul ne se serait avisé d'en rire avant que l'orage ne soit passé ! Mais malgré les apparences par sa théâtralité et sa passion de la littérature il était bien du côté des incendiaires lui aussi.

Par contre nous pouvons nous demander, quant à nous, où est le sujet dans l'élève à qui il s'adresse. Eh bien ! le sujet c'est celui qui fait la passoire ! Le sujet c'est celui qui laisse passer l'orage en ne répondant pas totalement à l'attente du maître. Le sujet c'est celui qui ne coïncide pas complètement avec l'objet qu'on attend qu'il soit. On attend qu'il conserve et qu'il restitue le savoir qu'on lui a fait ingurgiter. Horreur et stupéfaction : au lieu de faire le bon élève, qui garde tout dans sa mémoire et peut tout « rendre » à la demande, il fait la passoire ! Il se laisse traverser par ce qu'on lui donne et ne garde rien, pour se garder lui-même. Le sujet en l'autre, c'est d'abord ce qui nous échappe, et c'est ce que nous avons du mal à admettre. C'est pourquoi il nous faut nous rappeler de temps en temps la leçon de Montaigne, qui est toujours d'une grande actualité. Je cite : « *On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir, et notre charge ce n'est que de redire ce qu'on nous a dit. Je voudrais qu'il (l'enseignant) corrigéât cette partie, et que, de belle arrivée (dès l'abord), selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commençât à la mettre sur la montre, lui faisant goûter les choses, les choisir et discerner d'elle-même ; quelquefois lui ouvrant le chemin, quelquefois le lui laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour* ».

N'est-ce pas d'une extrême modernité ? Allumer et entretenir le feu du désir d'apprendre, c'est cela. C'est ce que nous faisons tous normalement, nous autres enseignants et formateurs. En tous les cas c'est ce que j'essaie de faire avec mes stagiaires en formation, je ne vous le cache pas. Alors il paraît que ça dérange. Certains seulement ! C'est que le feu ne se contente pas de chauffer, si on ne sait pas négocier avec lui il peut brûler. Si j'étais favorable à une quelconque ergothérapie, art-thérapie, ou play-therapy, j'aurais un faible très net pour une pyro-thérapie. Avez-vous remarqué la fascination d'un enfant devant un feu de bois ? Mais aujourd'hui il est difficile

d'allumer un vrai feu de bois avec de vraies bûches. Vous me direz on peut toujours allumer une bougie. C'est vrai, mais la flamme de la chandelle est plutôt celle de la sagesse que du désir. Vous l'allumez, et vaillante elle se consume tranquillement jusqu'à son extinction. Elle est vraiment, la flamme de la chandelle, comme le dit Bachelard, porteuse du « *conseil de toute flamme : brûler haut, toujours plus haut pour être sûr de donner de la lumière.* » Remarquez bien que sous son aspect serein et fragile elle n'est pas sans danger. Écoutons Léonard de Vinci :

Le papillon fut attiré par la séduisante flamme de la chandelle. Mais son joyeux mouvement lui fut cause de subites douleurs. Ses ailes délicates se consumèrent et le malheureux tomba brûlé au pied du chandelier.

Oh ! lumière fallacieuse, combien d'autres as-tu jusqu'à présent trompé comme moi ?

À quoi la lumière répondit : Ainsi traité-je ceux qui ne savent pas se servir de moi comme il faut.

Ne nous y trompons donc pas. Malgré tout le vrai feu du désir on le fait avec du vrai bois, avec de vraies bûches, pas la bûche artificielle imitation feu que l'on trouve aujourd'hui et que l'on achète sur catalogue, par exemple à la CAMIF sous la référence n° 1530 703 b. La notice annonce d'ailleurs honnêtement : « Elle donne l'impression d'avoir un feu allumé. Elle se place dans la cheminée... et ne chauffe pas. L'effet bûche est donné par une ampoule de 60 watts incorporée ». Un véritable produit de la civilisation moderne quoi ! Le vrai feu lui chauffe mais risque de brûler et en plus il fait des saletés. Il en est de même pour toutes ces aides que nous apportons aux enfants en difficulté : la parole ou le semblant, le feu du désir ou la buche de la CAMIF, il nous faut choisir.

*

* *

Je ne voudrais pas terminer ce qui peut paraître comme un éloge de la parole, qui est de fait un éloge de la parole, sur cette impression que la parole suffit et qu'elle élimine tout risque. Ce serait trop beau. Éloge, mais non éloge béat. Il ne peut y avoir de parole que s'il y a confiance en celui qui parle. Cela ne nous assure pas pour autant qu'il ne puisse en abuser. Pour illustrer cela, voici une histoire juive telle que Freud, paraît-il, les aimait. Elle est racontée par Marc-Alain OUAKNIN dans son dernier livre, *Bibliothérapie*.

C'est l'histoire du paon : Elle se passe en Pologne au siècle dernier. Une pauvre femme à qui l'on doit de l'argent se voit remettre par son créancier un paiement en nature : un paon. N'ayant jamais vu de paon, elle va consulter son rabbin pour savoir si le paon est cachère, s'il est apte à être consommé selon la loi juive. Le rabbin lui répond :

« Mon père, le grand Rabbi Yankel, a toujours dit que le paon n'était pas cachère.

— Que vais-je faire de mon paon ? demande la vieille femme.

— Laisse-le dans ma basse-cour, je m'en occuperai et tu pourras venir le voir quand tu le désireras. »

Le paon intègre donc la basse-cour du rabbin et la femme vient lui rendre visite régulièrement. Passe un mois, deux mois... Un matin, elle arrive dans la basse-cour. Plus de paon ! Elle se précipite chez le rabbin.

« Rabbi, rabbi, où est mon paon ?

— Ton paon, quel paon ? Mais je l'ai mangé !

— *Quoi ? Tu l'as mangé ? Mais tu m'as dit que ton père le grand rabbi Yankel a toujours dit que le paon n'était pas cachère !*
— *Oui, c'est vrai, mais sur la question du paon mon père et moi n'avons jamais été d'accord ! ... »*

Voilà ! C'était la dernière histoire... ou la dernière « Peinture parlée ». Pour terminer donc, une dernière fois la parole à Segalen : C'est ainsi que se terminent ses *Peintures*.

C'est tout. C'est fini... Qu'attendez-vous ? Vous êtes là : vous m'avez bien écouté jusqu'au bout. Merci. Je vous sais gré, mes compagnons, mes complices : vous m'avez permis de baigner d'air ces Peintures trop longtemps pliées au fond de moi. Elles m'obsédaient de leur vouloir être vues. Maintenant je puis regarder ailleurs.

Mais vous, emportez-les au fond de vos yeux. Et ne croyez pas que les mots que j'ai dits contiennent tout ce que Lumière et Joie dessinent dans le lieu du monde, — qu'il soit de Chine, ou d'ailleurs, ou d'ici autour de vous...

Tant de choses, entr'aperçues, ne pourront jamais être vues.

Bibliographie

- P. Chamoiseau, *Solibo Magnifique*, Gallimard, 1988.
Colette, *Sido*, Flammarion, 1960.
A. Cordié, *Un enfant devient psychotique*, Seuil, 1993.
Fynn, *Anna et Mister God*, Seuil, 1976
H Maldiney, *L'art, l'éclair de l'être*, Éditions Comp'Act, 1993
R. Menahem, *Langage et folie*, Les Belles Lettres, 1986.
X. Renders, *Le jeu de la demande*, De Boeck Université, 1991.
V. Segalen, *Peintures*, Gallimard, 1983.

DÉBUT

▲
▲ ▲
site <http://probo.free.fr>